

<http://menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article639>

LE REFUGE

- Revue N° 8 -

Date de mise en ligne : dimanche 16 avril 2000

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

Jean MAIGRET, le bouquiniste de Hans, a déniché un exemplaire du refuge, roman d'André THEURIET, que nous avons évoqué dans notre numéro 5. Madame HUSSON écrivait : « C'est le roman le plus émouvant, le plus irrésistible. Il semble le couronnement des romans de l'Argonne, entièrement consacré à la magnificence de la forêt. » Nous publions ce texte, afin de lui redonner jeunesse et vous permettre de goûter le lyrisme d'André THEURIET.

I

Basse et allongée sous son toit de tuiles, comme la plupart des maisons de l'Argonne, l'habitation de Me Parisot, notaire à Lachalade, présentait de biais sa façade grise précédée d'un jardinet. Des fenêtres de la salle à manger, située au rez-de-chaussée, le regard pouvait enfilier la route de Vienne-le-Château aux Islettes, qui fuyait blanche et sinueuse, entre les coteaux entièrement boisés de la vallée de la Biesme. Ce jour-là - une après-midi ensoleillée d'octobre - la salle à manger du notaire réunissait autour de la table ronde une compagnie féminine représentant le dessus du panier de la société locale. Dans un bourg de six cents âmes, il existe, tout comme dans une grande ville, des cloisons étanches séparant et isolant chaque catégorie sociale. A Lachalade, les derniers rejetons des gentilshommes verriers, jadis établis en Argonne, forment un clan à part. Bien qu'assez pauvrement argentés, ils tiennent fièrement à distance les marchands de bois ou les gros cultivateurs qui composent la bourgeoisie du cru.

Les dames appartenant à cette minuscule aristocratie villageoise, s'occupaient d'oeuvres charitables et avaient coutume de se rassembler une fois par semaine chez l'une d'elles, pour vaquer à des travaux de couture, affectés à l'habillement des indigents de la paroisse. C'était cette fois le tour de la notairesse et la « couture » avait lieu chez elle. Aussi Mme Parisot, née de Belrupt, une petite femme un peu boulotte, au teint couperosé, aux cheveux grisonnants relevés à la chinoise, très alerte en dépit de son embonpoint naissant, se montrait très affairée à distribuer la besogne et aussi à aligner sur le dressoir les bouteilles de sirop ou de muscat et les tartelettes destinées à réparer les forces des travailleuses installées autour de la table, devant des coupons d'indienne ou des paquets de caliquot.

Il y avait là Mme de Brossard, veuve du verrier des Senades, fraîche, grassouillette et appétissante encore dans sa robe de deuil ; Mlle de Saint-André, soeur du curé de Lachalade, une vieille fille au corsage austère, à la toilette quasi monastique, aux lèvres dévotement pincées ; Mme de Verrières, grande, imposante, robustement charpentée, ayant un soupçon de moustache, l'oeil dur et le verbe haut ; et enfin au milieu de ces quadragénaires, plus ou moins éraflées par la griffe du temps et généralement peu séduisantes, une toute jeune personne de vingt ans, Catherine de Louëssart, fille du garde général du canton. Assez grande, gracile et souple, très blanche de peau, avec de longs yeux noirs humidement mélancoliques, une bouche intelligente et facilement rieuse, elle semblait, en cette compagnie, une fleur en bouton égarée parmi une corbeille de fruits mûrs et déjà ridés par l'automne. Elle avait perdu sa mère de bonne heure. Son père, le garde général, héritier du tempérament et des goûts de dissipation de ses ancêtres, les verriers, s'absentait fréquemment et s'occupait médiocrement de l'éducation de Catherine. Elle avait poussé à la bonne aventure, repliée sur elle-même, un peu rêveuse, très sensible et très prime-sautière, ayant la simplicité et la grâce d'une plante sauvage.

Ce monde féminin, tout en taillant des corsages de cotonnade et en ourlant de petites chemises d'enfant, discourait à qui mieux mieux. Les langues ne chômaient pas plus que les doigts, et le prochain défrayait le plus souvent la conversation. Si ces dames s'occupaient d'oeuvres charitables, et encore qu'elles fussent toutes de parfaites chrétiennes, on est obligé d'avouer que leurs entretiens manquaient de charité. La menue chronique du village était commentée par elles avec des gloses et des conjectures plutôt malveillantes, et leurs propos piquaient à l'égal de leurs aiguilles.

- Mademoiselle de Saint-André, dit tout à coup Mme de Brossard, qui s'était levée pour se confectionner un verre de sirop de groseille, vous connaissez sans doute la grande nouvelle ? M. le curé va avoir un nouveau paroissien, et un paroissien de conséquence ... M. de Lochères revient ce soir même habiter la Harazée.

- Oui, ajouta la femme du notaire, M. Parisot a appris la chose dans tous ses détails, de la bouche de Saudax, le garde et le régisseur du domaine. Il y a une quinzaine, Saudax a reçu de la propre main de M. de Lochères l'ordre d'aérer les appartements et de les remettre en état ... Ils en avaient besoin ! Depuis la mort du vieux Bernard de

Lochères, c'est-à-dire depuis tantôt vingt ans, ils étaient restés inoccupés et vous savez ce que devient une maison qu'on n'habite pas ...Saudax a eu fort à faire, rien que pour nettoyer, frotter et rendre logeable le premier étage ... M. de Lochères lui a écrit qu'il n'amenait avec lui aucun personnel et que, par conséquent, Mme Saudax ait à lui procurer une cuisinière, une femme de charge et un valet de chambre ... J'en ai même profité pour recommander au garde la Fleuriotte, qui a servi à l'évêché et qui est la perle des cordons bleus ... Dans son jeune temps, notre nouveau concitoyen aimait à mener grand train : je suppose qu'il ne revient pas ici pour y vivre en ermite ; il voudra recevoir et une bonne cuisinière lui sera indispensable ...

- Qu'est-ce que ce M. de Lochères ? demanda curieusement Catherine de Louëssart, qui jusque-là était restée silencieuse.
- Ma mignonne, répondit Mme de Brossard, votre question montre combien vous êtes jeune et, en effet, vous n'étiez pas encore née lorsque le propriétaire de la Harazée a quitté définitivement le pays ... Je n'ai pas le même privilège, hélas ! et j'ai connu le beau Vital dès avant la guerre. J'avais le bonheur d'être alors comme vous, une toute jeune fille, et j'ai bien des fois dansé avec lui ... Il était le boute-en-train de tous nos plaisirs : parties de chasse ou de pêche, pique-niques, sauteries ; on le rencontrait partout où l'on s'amusait.
- On le rencontrait même, interrompit sévèrement Mme de Verrières, en des endroits où l'on s'amusait trop ...
- Oui, soupira dévotement Mlle de Saint-André, il avait une vie dissipée, et j'ai maintes fois entendu mon frère de ce qu'il détournait du devoir les jeunes du pays.
- Ma foi, déclara indulgemment la femme du notaire, il était si séduisant que, pour sûr, le bon Dieu a dû pardonner à celles qui ont succombé à la tentation.
Un nouveau soupir de la soeur du curé protesta contre cette morale relâchée.
- Oh ! Oh ! Madame Parisot, vous avez la manche large, s'écria Mme de Verrières, en retroussant sa lèvre moustache et sarcastique.
- Ecoutez donc, reprit la notairesse, il faut faire aussi la part des circonstances ... Vital avait une jolie tournure et la poche bien garnie, car son père ne lui refusait jamais d'argent ... Beau, aimable et riche, désœuvré par dessus le marché, il ne trouvait guère de cruelles et après tout - avec un regard malicieux du côté de Mme de Verrières - que ceux ou celles qui n'ont jamais pêché lui jettent la première pierre.
Les grands yeux noirs de Catherine de Louëssart coulèrent entre leurs cils une timide oeilade approbative vers Mme Parisot. Ce regard sympathique fut surpris au passage par l'austère demoiselle de Saint-André, qui murmura, scandalisée et revêche :
- En somme, M. de Lochères était un libertin et sa conduite n'est pas un exemple à citer devant les jeunes filles.
- Vous êtes bien sévère, Mademoiselle, répliqua la grassouillette Mme de Brossard, au temps dont nous parlions, je sais plus d'une jeune fille qui eût été fière de l'épouser ... D'ailleurs, il s'est toujours conduit en parfait gentilhomme. Quand la guerre de 1870 a éclaté, il est parti comme capitaine de mobiles, s'est bien battu et a été emmené prisonnier en Allemagne. Lorsqu'il est rentré à la Harazée, on ne songeait plus guère à s'amuser. Le pays était ruiné et on n'avait plus le coeur à la joie. Aussi, il n'a pas moisi en Argonne ; on avait espéré qu'il s'y marierait, mais celles qui le convoitaient en ont été pour leurs frais. Un beau matin on apprit qu'il était allé vivre à Paris et on ne l'a plus revu ...
- S'est-il marié au moins ? demanda curieusement Catherine de Louëssart.
- Oui, avec une étrangère, une Piémontaise, je crois ... Même le vieux Lochères, qui comptait garder près de lui son fils unique, fut fort mécontent de voir Vital prendre femme à Paris, et il en résulta un refroidissement entre le père et le garçon.
- C'était sans doute quelque sot mariage ! insinua malignement Mme de Verrières.
- Vous vous trompez, ma chère, rectifia Mme Parisot. M. Vital avait épousé, au contraire, un très beau parti ... Je l'ai su par mon mari, que le vieux Lochères avait chargé de prendre des renseignements. La fiancée était de la meilleure

noblesse du Piémont, une demoiselle de Novalèse, orpheline et riche à millions ... Le vieux Lochères, entêté comme une mule et rancunier par surcroît, ne s'en est pas moins buté contre ce mariage. Il n'a jamais voulu recevoir sa bru et il est mort sans l'avoir connue ... Par suite de cette brouille, les jeunes mariés sont allés s'établir en Italie, dans les propriétés de la jeune femme et on n'a plus entendu parler d'eux.

- Pourtant, lors de la mort de son père, Vital est revenu au pays, fit observer Mme de Brossard.
- Oui, il a passé quarante-huit heures au château, puis, après les obsèques, il a fait fermer les appartements et s'en est retourné sans rendre visite à personne. Le père Lochères est mort en janvier 1875 et nous sommes en 1894 ! Il y aura donc vingt ans bientôt que M. Vital n'a remis les pieds en Argonne.
- Vous conviendrez, dit Mme de Verrières en hochant la tête, que c'est tout de même singulier ? ... Et le plus étrange encore, c'est que tout d'un coup, sans crier gare, votre Monsieur Vital revient habiter la Harazée, et y revient seul ... Vous direz ce que vous voudrez, c'est fort louche ...
- Que voyez-vous de louche là-dedans ? repartit Mme Parisot ... M. de Lochères sera sans doute devenu veuf ...
- Le pauvre homme ! murmura Catherine de Louëssart qui s'était intéressée à cette histoire et dont la sensibilité s'émouvait à l'idée d'un malheur frappant ce Vital de Lochères, qui lui apparaissait avec la mine d'un héros de roman ...

Les dames de l'ouvroir s'étaient remises à la besogne et, comme honteuses d'avoir si longtemps babillé au détriment des pauvres de la paroisse, elles se taisaient maintenant et semblaient absorbées par la couture. Dans la salle à manger lambrissée de panneaux peints en blanc et dont un dallage de pierre de Varvinay alternant avec des carreaux de marbre noir, accentuait encore le caractère de grise froideur, un calme profond régnait. Sous la lumière tamisée par les rideaux de mousseline, on voyait des profils attentifs de travailleuses penchées sur les coupons d'étoffe, des mains affairées à tailler ou à coudre, on n'entendait plus que le grincement des ciseaux et le craquement sec de la toile déchirée en droit fil. Au dehors, la rue était également silencieuse ; pourtant, au loin, dans la direction du Claon, on percevait sur la route un sourd roulement de voiture.

L'après-midi avançait et le soleil d'octobre s'inclinant vers les cimes boisées n'éclairait plus que le faite des toits de tuiles roses, tandis que la rue gagnée par l'ombre prenait déjà des teintes vespérales. Catherine de Louëssart, afin d'y voir plus clair pour enfiler son aiguille, se leva et s'approcha d'une des croisées. Tout à coup, au moment où elle réussissait à faire pénétrer le fil dans le chas de l'aiguille, elle eut un petit sursaut de surprise :

- Je crois que le voici ! s'écria-t-elle.
- Qui donc ? demanda sèchement Mme de Verrières.
- M. Vital de Lochères ... J'aperçois un cabriolet qui tourne la corne du bois et qui est occupé par un seul voyageur.
- Vous avez de bons yeux, ma mie ! observa aigrement Mlle de Saint-André.

Le roulement d'une voiture, très sourd tout à l'heure, devenait plus rapproché et plus distinct. On entendait très nettement le trot lourd du cheval et les claquements de fouet du cocher. Les dames de l'ouvroir ne purent résister à l'impulsion de la curiosité. Lâchant de nouveau la couture, toutes se groupèrent autour de Catherine qui avait écarté à demi le rideau. Comme les fenêtres de la salle donnaient droit sur la route, elles purent contempler à distance le cabriolet de louage conduit par un cocher en blouse et dont la capote avait été renversée. A l'entrée du village, le conducteur ayant ralenti le trot de son cheval, elles eurent tout le loisir de lorgner le voyageur qui occupait le siège du fond.

C'était un homme déjà mûr, mais qui paraissait encore robuste et bien découplé. Il était vêtu de noir. Sous son feutre gris, on distinguait un visage fatigué et comme fripé, qui avait dû être fort beau et qu'encadrait une barbe brune, semée de fils gris, correctement taillée en pointe. L'ensemble des traits était empreint d'une expression de lassitude. Sous les paupières demi-closes, les yeux noyés d'ombre semblaient regarder au loin sans rien voir. Il passa sans se douter qu'un groupe de femmes curieuses l'épiait derrière les vitres du notaire et lentement la voiture disparut au tournant de l'église.

- Comme il est changé ! s'écria mélancoliquement Mme de Brossard ; ah ! ce n'est plus le beau Vital d'autrefois !
- Je ne me le figurais pas si vieux ! soupira Catherine, légèrement désenchantée.
- Dame ! conclut âprement la voix masculine de Mme de Verrières, ce n'est pas la vie qu'il a menée qui a pu le rajeunir ...

II

Morte ! ... Mme de Lochères l'était pour Vital du moins. Depuis neuf ans, il s'était efforcé de la supprimer de sa vie, de l'effacer de sa mémoire, et il avait procédé à cette exécution avec d'autant plus d'acharnement que les torts étaient en grande partie de son côté. Nous ne sommes jamais si violent dans nos rancunes que lorsqu'elles sont nées de nos propres fautes. Ah ! ce mariage conclu contre la volonté du vieux Bernard de Lochères, combien rapidement Vital s'était lassé d'en subir le joug ! ... Ce soir, dans cette chambre de la Harazée où le vieillard avait exhalé son dernier souffle sans s'être réconcilié avec son fils, celui-ci se représentait avec une douloureuse lucidité les conséquences de son refus d'obéir aux injonctions paternelles. Il se rappelait plus amèrement les moindres détails des événements qui l'avaient amené à quitter le célibat ...

Après la guerre de 1870, il était revenu en Argonne et s'y était bientôt fatigué de l'existence casanière qu'on y menait. Six mois de vie militaire avaient développé en lui de nouveaux goûts et de nouveaux besoins. S'ennuyant au logis, désireux de tâter des distractions que les grandes villes ont toujours largement offertes aux jeunes gens de son âge, il avait informé M. de Lochères de son intention de passer une année ou deux à Paris. Cela n'allait guère au vieux gentilhomme qui avait à l'encontre de Paris les haines et les méfiances d'un provincial de l'ancienne roche, et qui accusait volontiers la capitale d'être la seule cause de tous les malheurs du pays. D'ailleurs, il rêvait déjà de marier le jeune homme avec une riche héritière du voisinage, appartenant à l'une des meilleures familles des Ardennes, et il essaya d'abord de s'opposer à ces velléités voyageuses. Mais Vital était majeur depuis cinq ans ; il possédait du chef de sa mère, morte en 1871, une fortune assez ronde et il demeurait intraitable. Une fois à Paris, la bride sur le cou, avec tout ce qu'il fallait pour faire joyeusement la fête, Vital devenait vite un de ces aimables mondains qu'on rencontre partout où l'on s'amuse. Il mordait à belles dents à la grappe du plaisir et ne se lassait pas de la savourer. Malheureusement, les fruits de volupté coûtent cher et durent peu. Au bout d'un an, le jeune Lochères, ayant entamé le capital avec le revenu, s'apercevait que la fortune maternelle fondait comme neige entre ses doigts, et que bientôt il ne posséderait plus guère que son nom, sa bonne mine et sa jeunesse.

Dans les salons cosmopolites où il fréquentait, il avait rencontré une jeune orpheline, Mlle Giulia de Novalèse, qui vivait chez M. de Sanctis, son tuteur, avec laquelle il fleurait volontiers. Mlle de Novalèse était d'origine savoyarde. Grande, bien faite, avec des attaches un peu lourdes, de flegmatiques yeux noirs et de noirs cheveux crépus, elle avait une beauté froide et régulière. La jolie tournure, la grâce frivole, le caractère enjoué et bon enfant de Vital de Lochères lui plurent et elle le lui laissa voir. Sa prédilection très marquée donna à réfléchir au jeune homme. Jusque là, il n'avait pas montré un goût prononcé pour le mariage ; ses attentions pour la belle Giulia n'avaient jamais dépassé les limites d'un flirt superficiel ; mais les circonstances devenaient pressantes, le patrimoine maternel était plus qu'aux deux tiers dévoré, et Vital ne se souciait pas de rentrer décavé à la Harazée. Dans ces conditions, il fallait songer à l'expédient sauveur d'un mariage riche. Or, Mlle de Novalèse possédait plusieurs millions liquides, un château en Savoie et un palazzo confortable à Turin, sur le corso Victor-Emmanuel. Vital fit sa demande et on l'agréa ; la seule condition qu'on lui imposa fut l'obligation de résider en Piémont. Il ne restait plus qu'à obtenir le consentement de M. de Lochères père ; cela semblait devoir aller de cire et ce fut là justement qu'on se heurta à une

opposition inattendue. Le vieux gentilhomme détestait les étrangers, notamment les Piémontais auxquels il ne pardonnait pas d'avoir détrôné le pape ; de plus, il voulait marier son fils en Argonne et le garder près de lui. Sa réponse fut un refus très sec : « *Si tus es las du célibat, lui écrivit-il, viens à la Harazée ; j'ai là pour toi en réserve une fille aimable et riche, qui est du pays et que je t'ai mijotée. Mais je ne veux pas d'Italienne chez moi ; je ne donnerai jamais mon consentement à la sottise cacade dont tu me parles. Tu peux passer outre, il est vrai, puisque tu es majeur. Consulte là-dessus ton coeur et ta conscience.* » Il fallut faire des sommations respectueuses et le vieux Lochères en garda une rancune qui dura jusqu'à sa mort.

Une fois marié, Vital tint sa promesse et se fixa à Turin avec sa jeune femme. Dès les premiers mois de la lune de miel, il fut vite désillusionné. La médaille d'or du mariage riche avait un revers auquel il n'avait pas songé. Ebloui par sa bonne fortune et convaincu que sa femme était fort éprise, il s'était flatté de conserver son indépendance et de continuer à vivre à sa guise. En prononçant le oui sacramentel, il n'avait pas remarqué le pli dur qui barrait parfois le front volontaire de Mlle de Novalèse. Cette fille d'une mère savoyarde et d'un père piémontais possédait les vertus et aussi les défauts des races montagnardes : une froide raison, un entêtement étroit et un esprit positif. Elle aimait son mari, mais elle entendait en retour qu'il l'aimât et lui appartint exclusivement. Son affection impérieuse, exigeante, était sans tendresse et sans grâce. De plus, elle se montrait, comme la fourmi, économe jusqu'à la parcimonie. Lorsque Vital, facilement prodigue, se livrait à des dépenses de luxe, elle savait le rappeler à l'ordre avec une sécheresse blessante. Au bout d'un an, elle lui donna un fils qu'on baptisa du nom de Charles-Félix ; mais, dès avant la naissance, l'amour conjugal avait perdu pour M. de Lochères tout son velouté et son charme. La fleur des premiers jours avait fait place au fruit ; un fruit rugueux comme une écorce de châtaigne, tout hérissé de devoirs et de récriminations jalouses.

Vital s'ennuyait ferme dans le cérémonieux *palazzo* du corso Victor-Emmanuel, et il n'était pas de taille à supporter longtemps l'ennui. Sa femme, très absorbée par ses fonctions maternelles, retenue peut-être aussi par ses principes d'économie, fuyait les distractions mondaines et demeurait volontiers dans son intérieur méthodique et glacial, en compagnie de vieilles parentes dévotes et d'onctueux ecclésiastiques. Cette société n'était pas pour égayer un jeune mari fringant, désœuvré et friand de plaisir. Aussi, Vital finit-il par chercher des distractions ailleurs. Il s'était mis à fréquenter un cercle, non pour y jouer, mais pour motiver ses sorties. En réalité, il passait la plupart de ses soirées au théâtre, soupaît avec des chanteuses et ne rentrait que fort tard au *palazzo* Novalèse. Turin, en dépit de ses airs de capitale, a les habitudes potinières d'une petite ville. On y parlait tout haut des bonnes fortunes de M. de Lochères et de sa récente liaison avec une petite actrice du Théâtre Carignano. Mme de Lochères fut vite informée des infidélités de son mari, et, jalouse autant qu'orgueilleuse, elle les lui reprocha en termes désobligeants. Vital, qui n'était point endurant, lui répliqua sur le même ton ; des scènes violentes éclatèrent, des mots cruels et irréparables furent échangés. L'épouse offensée menaça même le coupable d'une séparation judiciaire. Les parents et les amis s'entremirent et, dans l'intérêt de l'enfant, obtinrent que les choses ne seraient pas poussées à cette extrémité. Une réconciliation apparente eut lieu et il fut convenu que, pour laisser les commérages s'assoupir, M. et Mme de Lochères iraient, pendant quelques années, s'installer en Savoie, dans le château que la jeune femme possédait à Clarefond, entre Aix et Chambéry.

Durant six ans, la paix sembla régner dans le ménage, mais ce fut une paix armée et boiteuse. Les deux partis restaient sur la défensive, se ménageant seulement à cause du petit Charles-Félix, qui grandissait et commençait à tout comprendre. Mme de Lochères n'avait rien oublié ; les frasques de Turin lui donnaient barre sur son mari et, dans le tête-à-tête, elle ne pouvait se tenir de les lui rappeler d'une façon très âpre. Elle ne savait point pardonner. Vital, de son côté, ne paraissait point soucieux d'obtenir son pardon. Dans l'intervalle, la mort du vieux M. de Lochères l'avait fait hériter d'une cinquantaine de mille francs de rente, et, se sentant indépendant, il supportait avec moins de patience l'intolérable ennui de la vie commune. Un certain soir, on apprit que Vital de Lochères était parti pour l'Italie en compagnie d'une belle dame avec laquelle il s'était lié intimement à Aix. Cette fois le scandale était

public ; Mme de Lochères, exaspérée, demanda le divorce. A raison des torts incontestables du mari, les juges de Chambéry prononcèrent la rupture du lien conjugal et n'hésitèrent pas à confier la garde de l'enfant à la mère, autorisant seulement le père à le voir une fois par mois, dans une maison tierce. Vital n'eut même pas la pensée de faire appel du jugement ; il se trouvait allégé et bénissait la sentence qui le délivrait d'une épouse intolérante et hargneuse. L'enfant seul lui tenait au coeur. Aussi s'empressa-t-il de notifier à Mme de Lochères qu'il entendait user régulièrement du droit à lui conféré par les juges. Mais, dès les premières visites, il s'aperçut qu'on avait dressé Charles-Félix à le haïr. A ses caresses, ce garçonnet de douze ans opposait une froideur et un mutisme qui le navrèrent. Après plusieurs tentatives infructueuses pour vaincre les répugnances et l'hostilité de Félix, il s'exaspéra à son tour, renonça à les renouveler et s'efforça d'oublier cet enfant qui était devenu un ennemi.

Alors il arracha violemment de son esprit tout ce qui pouvait lui rappeler treize années d'oppression et de tortures conjugales. Volontiers, il les eût mises en tas et incinérées comme un jardinier brûle de mauvaises herbes. Pour mieux les abolir, il changea de milieu et s'installa à Nice. Là, parmi les fleurs, sous ce ciel d'un bleu de velours qui verse avec l'éclatante lumière une griserie de sensualité à tous les hôtes de la côte d'Azur, il lui sembla que sa jeunesse commençait seulement, et il se lança avec une fougue nouvelle dans une ardente course au plaisir. Il expérimenta toutes les voluptés, tous les raffinements que les oisifs ont inventés pour s'abstenir de songer aux choses douloureuses de la vie. Les déboires de ses années de mariage l'avaient rendu prudent. Il tenait en bride sa sensibilité et se gardait de rien mettre de son coeur dans les brèves liaisons qu'il nouait avec des créatures aussi faciles qu'aimables. Il atteignait ainsi et dépassait la quarantaine sans encombre, quand brusquement il se laissa toucher, bien plus profondément qu'il n'eût voulu, par une jolie fille dont il s'était amouraché, une nuit de carnaval. Devant le feu de hêtre à demi consumé, en ce vieux logis paternel de la Harazée, Vital repensait encore avec un arrière-goût de volupté amère à la salle du Restaurant Français où il s'était trouvé avec cette fille, au sortir d'une redoute du casino.

Au fond des braises du foyer, il revoyait les habitués de ce restaurant ; jeunes viveurs très à la mode, horizontales haut cotées, mêlées à quelques excentriques femmes du monde venues là en curieuses. La plupart des assistants s'étaient démasqués, mais gardaient leurs fantaisistes costumes mi-partie blancs et rouges. A la réveillante lumière des lampes électriques, les satins écarlates et les brocarts argentés chatoyaient comme des étoiles mouillées sur lesquelles court un rai de soleil ; les rivières et les colliers de perles luisaient sur des épaules nues. Tandis qu'un orchestre de mandolistes jouait alternativement des valse viennoises et des airs napolitains, soupeurs et soupeuses dégustaient des viandes froides, buvaient du champagne et s'interpellaient bruyamment, cyniquement. A la fin, on poussa les tables contre les murs et, dans l'espace laissé libre, quelques couples commencèrent à valser. Puis, comme la musique grêle des mandolines attaqua les premières mesures d'une danse espagnole, des voix s'écrièrent : « *Louissette, à ton tour !* » Et Vital vit surgir une fille de vingt ans, simplement vêtue d'une légère robe blanche garnie de rubans rouges ; svelte, élégante, la taille bien cambrée, avec un visage quasi virginal, éclairé par deux grands yeux bleus d'ingénue. Elle souleva sa jupe entre ses doigts et commença une *malaguena*. Elle dansait légèrement, gaiement, avec une souplesse et une élégance rares ; ses mouvements vifs ou alanguis avaient je ne sais quoi de passionné et de réservé à la fois. La grâce chaste et voluptueuses de sa danse, la piquante ingénuité de sa tête de vierge remuèrent étrangement Vital ; il resta longtemps sous le charme et, happé par un désir, il alla complimenter la danseuse avec une chaleur émue qui en disait long. Bref, il quitta le restaurant en compagnie de Louissette et elle devint sa maîtresse. Pour la première fois, il se sentait tendrement et sérieusement épris. La liaison durait depuis cinq ans, lorsqu'un jour, rentrant à l'improviste, il trouva Louissette en train de le tromper avec un ignoble cabotin.

Le désenchantement fut aussi complet que le coup était brutal. Rejeté en pleine réalité, Vital se réveillait de sa griserie, déprimé, vieilli de dix ans, dégoûté du milieu dans lequel il s'était fourvoyé, dégoûté de ses semblables, de sa propre personne et de la vie en général. Décidément, le guignon s'en mêlait ; rien ne lui réussissait ! Il avait

essayé - il se le figurait, du moins - d'être un époux aimant et un père tendre ; l'intolérable humeur de sa femme, l'hostilité de son fils l'avaient jeté hors du cercle de la famille. Les plaisirs, auxquels il avait demandé l'oubli de ses premiers déboires, l'écoeurèrent maintenant et lui paraissaient aussi creux que stupides. Il se jugeait amoindri, avili, ridicule, inutile à lui-même et aux autres. Peut-être aussi, en son fond, un remords lui murmurait-il tout bas qu'il avait étourdiement gâché sa vie en la prenant par le mauvais bout. Au milieu de cette détresse, l'image de sa forêt d'Argonne, du manoir paternel enfoui paisiblement dans les bois, lui revenait par à-coups avec une douceur nostalgique. Quand on a vécu vingt ans en province, on emporte toujours un peu de la glèbe de son pays à la semelle de ses souliers. Un lien longtemps insoupçonné rattachait encore M. de Lochères à sa terre natale. L'idée de la revoir et de s'y réfugier, germait peu à peu et s'affermissait en son cerveau désorienté...

C'est ainsi qu'il avait donné à Saudax l'ordre de préparer une installation à la Harazée et qu'il s'y retrouvait ce soir, encore étourdi, tisonnant le feu de cette cheminée paternelle, si longtemps glacée, et mâchonnant amèrement entre ses lèvres un bout de cigare éteint.

A suivre

°

° °

Sainte-Ménéhould et ses Voisins d'Argonne s'associe aux efforts déployés par l'association pour la reconstruction du Moulin de Valmy.

Vous pouvez déposer vos dons à notre adresse postale, en précisant vos coordonnées. Il vous sera envoyé un certificat pour déduction fiscale.

Le chèque doit être libellé à l'ordre de l'association pour la reconstruction du Moulin de Valmy

Merci de contribuer à la renaissance de ce symbole de la République.